

Alain Bron

SANGUINE SUR TOILE

 **LE CHOUCAS NOIR**
EDITIONS DU CHOUCAS

A Zaira

Préambule

Seuls les objets importaient dans ce genre de circonstances. Pour lui, les personnes passaient après, longtemps après, accompagnés d'un cortège de sentiments qui, peu à peu, allait s'éclaircir, voire s'évanouir. Il avait déjà peu de considération pour les vivants, alors pour les morts... Aussi, tous ses sens en alerte, s'employa-t-il à apprécier les obstacles – une décapotable mauve – et à identifier les armes – un poignard et un revolver.

Il laissa le poignard à sa place, planté dans le foie de l'homme à terre, et l'examina. Manche de corne, cran d'arrêt, virole en laiton, le couteau n'avait rien de particulier. Il irait rejoindre l'immense collection des objets de chasse dont on fait mauvais usage.

L'automatique en acier bleu pointait son canon vers le personnel qui s'affairait aux mesures balistiques tout en repoussant les curieux. Le commissaire déplia son mouchoir, saisit le revolver délicatement entre deux doigts en s'assurant que l'index de la victime n'allait pas presser la détente. Un troisième mort eût été de mauvais goût, surtout s'il se trouvait être provoqué par le doigt d'un défunt actionné par un policier bien vivant.

Car, là, sur un parking de banlieue, des passants avaient découvert deux cadavres, l'un poignardé malgré le 7,65 dont il serrait encore la crosse, l'autre transpercé de balles à la cuisse et à la gorge.

Le commissaire avait appris depuis longtemps que deux hommes morts l'un en face de l'autre pouvaient ne pas être les seuls acteurs d'un drame. Les coups fourrés ne faisaient plus guère recette que dans les films de cape et d'épée, et encore.

Le commissaire savait aussi qu'un coup au foie n'était pas nécessairement porté par un gaucher, et que la dispersion d'impacts de balles n'était pas forcément le fruit d'une maladresse.

Laisant le soin aux lieutenants de police de mesurer, prendre des notes, et interroger le voisinage, il observa, impassible, les corps gisant dans la boue jaunâtre. La scène, comme un tableau baroque, semblait mêler le vrai et le faux. Le meurtre de ces hommes avait quelque chose

de déplacé. Vestons de bonne coupe, chaussures cirées, ongles propres... Il imaginait que leur rencontre aurait pu se faire dans un cadre plus approprié, qu'elle aurait pu s'ouvrir sur un échange d'arguments professionnels ou amicaux. Les règlements de compte dans le milieu où ils devaient évoluer, pensait-il, s'opéraient généralement au stylo et au téléphone plutôt qu'à la lame et au calibre. Sans éliminer vraiment les femmes et l'argent, l'enquêteur pressentit, avec une moue de connaisseur, une affaire d'honneur, une de ces affaires où il lui faudra reconstituer des mois d'événements minuscules sans pour autant cerner le mobile. Une affaire où la brutalité ne sera pas de mise et où il devra naviguer dans les méandres de la modernité, à travers les apparences et les paradoxes.

En cette nuit tiède qui annonçait le printemps, il savait que seule l'histoire de ces deux hommes ferait parler leurs corps meurtris et qu'elle le conduirait vers une aventure beaucoup moins simple que celle que les journaux relatieraient le lendemain.

I
« Trois musiciens »
Pablo Picasso, 1921

Sur la grande baie vitrée de la tour Gamma, la pluie d'hiver tombait, oblique. Froide, sans concession. Jean-Charles attendait.

Dans la salle du conseil, au dernier étage, il suivait la destinée des gouttes qui s'écrasaient sur le verre. Un passe-temps de silence, de violence effacée. Il avait remarqué qu'une goutte pouvait en capturer plusieurs autres, puis provoquer une avalanche dont le point d'arrivée entretenait une spéculation aussi vive que vaine.

Cette délicieuse incertitude lui rappelait un jeu que son oncle, revenu de Singapour, lui avait offert pour ses sept ans. Des boules de bois multicolores dévalaient une planche verticale hérissée de tiges métalliques. Son plaisir alors se dédoublait. Il s'amusait à écouter la musique de la trajectoire, tandis que son cœur s'affolait à l'idée de voir les boules tomber dans une case effrayante. Celle où un squelette grimaçant, armé d'un poignard, menaçait le joueur d'un avenir tragique. Devant la peur irrépressible qu'il éprouvait alors, sa mère avait dû confisquer l'objet et admonester l'oncle voyageur.

Devenu directeur du marketing, respecté et craint, il se sentait toutefois comme une de ces gouttes, à la merci d'un événement imprévisible. Que l'image qu'il produisait auprès de son patron se ternisse et il se retrouverait en bas de la vitre... du rez-de-chaussée.

C'est dire combien le projet que Jean-Charles allait présenter ce matin-là revêtait de l'importance. Non seulement pour lui, mais pour toutes les équipes qui donnaient le meilleur d'elles-mêmes depuis plusieurs mois. Car il s'agissait de savoir si oui ou non le projet Muses, son projet, devait continuer. Malgré les circonstances, Jean-Charles se sentait étrangement détendu. Son stress semblait avoir été évacué la veille, pendant la nuit. Un sommeil entrecoupé d'activités cérébrales intenses lui avait permis de mûrir son discours. Il avait en effet imaginé les questions délicates que son patron ne manquerait pas de poser, et les scénarios de réponses selon l'humeur des participants.

Bref, si lui se devinait capable de conquérir les territoires les plus hostiles, il ne pouvait pas en dire autant de ses trois collègues.

* * *

L'horloge sonnait neuf heures quand Yann appela sa compagne. Elle le trouva, les reins calés dans son siège de bureau, affairé au clavier de l'ordinateur.

— Regarde, lui confia-t-il avec amusement. J'ai relevé mon courrier électronique sur Internet et parmi les messages, il y avait ça.

Sur l'écran, trois personnages aux allures géométriques jouaient de la musique dans une pièce aux couleurs de terre brûlée. Tout de losanges rouge et or, un arlequin plaquait des accords sur une guitare aux hanches rebondies. A ses côtés, un pierrot. Blanc comme une lune hilare, bleu d'un ciel sans histoire. Il s'appliquait à la flûte tout en épargnant sa fine moustache en croc. Devant eux, une table aux reflets de brique portait une feuille écornée et des objets aux formes intrigantes.

Une légende en surbrillance donnait le titre du tableau : « Trois musiciens » et son auteur : Picasso. Une de ces peintures du cubisme synthétique des années 20 où le peintre avait assemblé sur la toile des formes colorées, en aplats, sans perspective conventionnelle.

— Ces trois musiciens, remarqua Ambre, je suis sûre de les avoir vus quelque part. Le personnage de droite avec sa grande barbe ondulée, son nez carré et sa robe de bure m'a déjà frappée par son air impossible. On ne sait pas s'il chante ou s'il tient la partition pour le guitariste. Ce chien réche, à demi caché sous la table, projette une ombre menaçante sur le mur. Il a l'air de quetter une fausse note.

Yann ne semblait pas plus étonné que cela de recevoir ce type de message. Informaticien free-lance, spécialiste des informations municipales, il en avait fait son métier grâce à des équipements reliés par réseau informatique. Les deux premières années, très éprouvantes, n'avaient vu personne se précipiter pour lui acheter des services d'information. Il ne devait sa survie économique qu'à l'héritage de ses parents : un appartement qu'il avait divisé en deux – séjour et bureau –, et une somme d'argent qu'il s'efforçait de faire fructifier. Depuis qu'il avait contacté les institutions européennes et démarché de nombreux élus dans la France entière, il avait réussi à

constituer une base de données sur des thèmes les plus divers. Il se payait ainsi le luxe d'être appelé comme consultant pour des choix de forums de citoyens ou des systèmes d'information municipaux. De plus, des magazines sollicitaient couramment ses talents de rédacteur sur des sujets liés aux nouvelles technologies et à la vie de la cité.

* * *

Assis près de Jean-Charles, le directeur financier fumait de la main droite et, alternativement, se rongeaient les ongles de la main gauche. Depuis plusieurs semaines, il avait couvert des dizaines de feuilles de prévisions de ventes. Il s'était appuyé sur des études de marché démontrant le bien-fondé de l'investissement, tandis que les coûts de l'opération avaient été revus à la hausse après un petit jeu de cache-cache entre l'ingénierie et les services commerciaux. Classique.

Le directeur technique, lui, consultait ses notes avec une méthode dont lui seul détenait la logique. Il avançait de cinq pages, reculait de deux, progressait vers la fin du document, puis revenait à la table des matières. Sans un mot, il regardait de temps à autre le téléphone, comme si un appel allait lui sauver la vie. Puis il rangeait de nouveau son rapport, et se massait les tempes avec les deux majeurs avant de ressortir ses papiers.

Quant au directeur commercial, il se demandait pourquoi il s'obstinait à perdre son temps, sachant que mille autres complications l'attendaient au bureau. Une fois de plus, il avait le sentiment que sa présence ne s'avérait pas nécessaire à l'évaluation d'un projet nouveau. De deux choses l'une, se disait-il, soit le produit se ferait et on lui demanderait de le vendre sans discuter, soit il ne verrait pas le jour et sa participation au débat ne s'imposait pas. Ces projets à moyen terme l'agaçaient profondément, car tout son être tendait à un seul objectif : faire du chiffre avec des marges acceptables afin de dépasser le quota annuel et gagner son bonus.

Le président-directeur général – « Appelez-moi Gérard, je vous en prie! » – cultivait son retard. Plus d'une heure, cette fois. Tous quatre allaient devoir écourter leur discours pour aller à l'essentiel, avec le risque d'omettre certains éléments et, par conséquent, d'imiter le patron. Ils connaissaient par cœur le film pour l'avoir vécu de

nombreuses fois et haïssaient, sans oser l'avouer, les pratiques méprisantes de leur supérieur. Mais dans un pays qui comptait des millions de chômeurs, contester le comportement de la hiérarchie n'apparaissait pas de bon ton. Car la sanction pouvait tomber à tout moment. Sans appel. Devant la porte grande ouverte, des milliers de cadres au chômage attendaient de les remplacer pour un salaire bien inférieur. L'angoisse, à s'en torturer l'estomac, semblait encore préférable à la déchéance.

* * *

Les yeux gris-vert de Yann – un vert de rivière, un gris d'argent – brillaient de plaisir. Il demeurait fasciné par la reproduction du tableau de Picasso. Sur l'écran, l'image se compléta par des croches noires qui se posèrent comme des hirondelles sur la partition du trio musical. Aussitôt, un motif sonore annonça la libération du pointeur de la souris. Ce minuscule événement le rassura, car il craignait de voir son ordinateur bloqué pour une de ces causes subtiles qui finissaient par avoir raison de la patience et du bon sens.

— Im-pecc-cable! lança-t-il avec un sourire de jubilation.

Fier d'avoir appliqué de multiples astuces afin de se mouvoir dans la jungle des logiciels, Yann préférait couramment cet adjectif à propos de son ordinateur. « Impeccable » signifiait pour lui la satisfaction de voir un objet obéir à ses ordres, en tout cas réagir exactement comme il l'avait programmé. Le mot s'appliquait donc plus à son habileté à dompter la logique absconse des manuels d'installation qu'aux talents supposés des dix kilos d'électronique trônant sur son bureau.

— Viens manger, tout va être froid et tu vas me prendre pour une de ces créatures modernes incapables de faire la cuisine! lança Ambre avec ce grand sens de la réalité quotidienne que ne possédait pas son compagnon.

Exhalant du siège son mètre quatre-vingt un – il tenait beaucoup à ce centimètre supplémentaire –, il lissa ses cheveux châtain, puis passa dans le séjour, happé par de délicieuses odeurs de café et de tartines grillées. Les odeurs d'un monde où ni les couleurs ni les formes ne pouvaient disparaître d'une simple pression sur une touche. Le monde non virtuel. La vie. Vraie. Il saisit Ambre par la taille et déclara, avec un œil malicieux:

— T'es pas mal, finalement, tu sais?

Ambre lui administra une bourrade vigoureuse qui se mua bien vite en une caresse désarmée.

— Sale mec... murmura-t-elle en lui posant un baiser sur l'oreille

* * *

A faible allure, la grosse Mercedes noire pénétra dans la tour Gamma qui dominait le quartier de la Défense. Son moteur puissant ronronnait avec satisfaction tandis que ses pneus signifiaient leur orgueil par des crissements sur la peinture gris perle du parking souterrain. Le chauffeur glissa une carte à puce dans le lecteur de sécurité, puis engagea la limousine vers la zone menant à l'ascenseur privé. Gérard Gaillacq, président-directeur général de la firme *vms – Multimedia Soft*, finissait de parcourir le programme de la journée. Au-dessus de ses lunettes de presbytie, il lança un oeil interrogatif à son voisin de siège, Paul, secrétaire général, lequel complétait la liste des démarches à entreprendre pour les heures à venir.

— Mon petit Paul, quelle est en core cette connerie d'auxes, le projet que nous allons découvrir ce matin?

— D'abord, ne m'appelle pas « Mon petit Paul », lui répondit vertement celui-ci. Un jour, ça va t'échapper devant tes collaborateurs et toute la maison va jaser...

— Si tu crois qu'ils ne sont pas au courant, tu te trompes lourdement, mon petit Paul. Tu ne connais décidément pas la nature humaine.

— Et pourquoi seraient-ils au courant?

— Tout simplement parce qu'ils savent que, depuis trois mois, nous sortons ensemble tous les matins de mon domicile. Cela te suffit-il comme réponse, ou dois-je être plus explicite?

En ouvrant la portière, le chauffeur interrompit le conflit entre les deux amants. Ils se dirigèrent vers l'ascenseur d'acier et de verre où une musique sirupeuse était censée soulager les détrences de l'élévation.

— J'ai demandé cent fois qu'on me change cette guimauve! tonna le président-directeur général. Ou'on me mette du Wagner, par exemple «Zarathoustra!»

— Ce n'est pas de Wagner, rétorqua Paul tranquillement, mais de Strauss, Richard Strauss.

— La bande originale de « 2001 Odysée de l'espace », c'est pas du

Wagner? s'offusqua Gérard en entonnant l'ouverture du poème symphonique. Dorénavant, ce sera du Wagner!

— Si c'est toi qui le dis...

La porte coulisssa silencieusement pour donner accès à une antichambre où, devant un large miroir, le patron rectifia son noeud de cravate et ses boutons de manchettes. Ce rituel accompli, il ouvrit brutalement la porte de la salle de réunion, salua chacun des quatre directeurs et se laissa tomber sur un fauteuil de cuir vert qui exprima une forte désapprobation.

La première victime fut le directeur financier qui, d'emblée, se vit pressé de fournir les tendances du dernier trimestre. « Merde, pensa tout fort Jean-Charles, on va passer une heure au moins sur ce sujet. Après, il ne restera que dix minutes, au mieux, pour le convaincre ». Le directeur marketing ne se trompait pas. L'annonce, bien que prudente et nuancée, d'un fléchissement des ventes et d'une augmentation des coûts fixes mit le patron dans une fureur animale. Il s'en prit à tous les corps de métiers de l'entreprise: des techniciens aux vendeurs, des directeurs aux secrétaires, pour finir par agresser le malheureux Paul qui se révélait coupable d'une faute impardonnable, celle de ne pas l'avoir informé assez tôt afin de rectifier la situation. Chacun observait le bout de ses chaussures, sans une parole ni un regard pour le secrétaire général, pétrifié et rouge de honte.

— Bon, j'arrête parce que je sens que je vais m'énerver, conclut le patron d'une voix sourde. Qu'est-ce qu'on devait voir ce matin? Le projet MUSES, c'est ça?

Le cœur de Jean-Charles se mit à battre violemment. Il avala deux pilules qu'il gardait pour ce genre de circonstance, prit le paquet de transparents qui décrivaient le projet et se précipita derrière le projecteur pour perdre le moins de temps possible.

— MUSES est le projet le plus audacieux que nous ayons conçu jusqu'à présent, commença-t-il avec conviction.

— Vous me dites ça à chaque fois! tonna le président.

— Oui, mais cette fois c'est vrai, répliqua le directeur marketing avec aplomb. Il s'agit d'un logiciel destiné au grand public. Son but est la découverte des arts, d'où son nom: MUSES. Les premières versions s'occuperont de peinture et de cinéma. Elles permettront, entre autres, de visiter les musées du monde entier sans se déplacer, et d'acquérir

virtuellement des collections prestigieuses pour un prix modique.

— Jusque-là, je reste parfaitement indifférent, commenta le patron, le menton calé sur son poing gauche.

— La particularité de ce logiciel, c'est qu'il peut être chargé dans un micro-ordinateur par le réseau Internet, ou la Toile comme on dit dans le milieu des internautes...

— Tout le monde fait ça aujourd'hui, objecta Armand Farouk, le directeur commercial, en faisant retomber ses avant-bras sur la table.

— Oui, mais notre facteur différenciant, c'est un élément technique tout à fait exceptionnel et un mode de commercialisation nouveau. Je m'explique et, s'il vous plaît, laissez-moi aller jusqu'au bout de la présentation, parce qu'il est très désagréable d'être interrompu toutes les vingt secondes. La partie technique contient un « flouineur », c'est-à-dire un programme capable d'explorer toutes les parties d'un micro, et de transmettre toute action de l'utilisateur vers un ordinateur puissant situé à des centaines, voire des milliers de kilomètres. La commercialisation...

— C'est pas aussi simple que ça, intervint Bruno Brincourt, le directeur technique qui semblait consterné par l'explication sommaire de son collègue...

— Tu peux la fermer trente secondes! explosa Jean-Charles. La commercialisation, donc, se passe en plusieurs temps. Premier temps: un programme est envoyé par courrier électronique à un abonné Internet. Ce programme gratuit a deux fonctions. L'une est visible et ludique: elle affiche sur l'écran une image qui va stimuler le futur client. L'autre fonction est invisible et analytique: elle va explorer les entrailles du micro pour mémoriser sa configuration et l'envoyer à l'ordinateur distant qu'on appellera le « serveur ». Bien entendu, le programme gratuit n'est pas complet. Il ne contient qu'une petite partie des possibilités offertes. Le reste — le plus intéressant dans la découverte de l'art — peut être envoyé automatiquement, contre une somme d'argent qui dépendra du service rendu.

— Pousserais-tu la bonté jusqu'à nous donner un exemple? ironisa le patron.

— Eh bien, par exemple, la partie gratuite contient une description partielle du musée du Louvre, avec une invitation à une visite. Il suffit que le client clique sur des zones particulières du dessin pour obtenir

ces avantages. Si le client clique sur une autre partie du dessin pour obtenir le musée d'Orsay ou le Museum of Modern Art de New York, il ne se passera rien avant qu'il ne donne le numéro de sa carte bancaire qui sera débitée d'une certaine somme. Le programme et les données de la nouvelle visite virtuelle seront envoyés automatiquement, placés au bon endroit dans le micro, sans intervention laborieuse du client, sans pervertir ses propres programmes. D'où une cible beaucoup plus grande de clients, car le produit s'adapte aussi bien aux personnes expérimentées qu'à celles qui ne connaissent rien aux arcanes du micro-ordinateurs...

Un bref silence se fit autour de la table.

— Pourquoi le client n'achèterait-il pas un Compact Disc multimédia, tout simplement, à la place de ce système par réseau? argua le directeur commercial.

— Premièrement parce que le prix d'une visite virtuelle acquise par le réseau est inférieur à celui d'un CD-ROM classique, et deuxièmement parce que le logiciel sur réseau est mis à jour en permanence. Le client peut afficher chez lui les expositions temporaires de musées, ou toutes les acquisitions d'un trimestre, par exemple.

— Et combien de clients seraient nécessaires pour amortir le développement de notre logiciel?

— Eh bien, je pense qu'il faudrait mille à deux mille clients, les suivants seraient tout bénéfice pour nous.

— Pas plus?

— Non, parce qu'on fera payer les producteurs de multimédia afin qu'ils utilisent notre moyen de commercialisation. Je peux garantir qu'ils feront tous la queue pour diffuser leurs visites, leurs jeux, leurs dictionnaires, leurs musiques, leurs films, bref tout ce qui peut être avalé par un micro-ordinateur. Et alors là, nous serons beaucoup plus riches, et Paul arrêtera de se faire engeuler...

Paul resta songeur. Il estimait que la réussite financière du projet passait par un nombre bien plus important de visiteurs virtuels. A la limite, il aurait fallu pousser un grand musée à la faillite pour que le projet soit probant. Par prudence, il ne dévoila pas ce détail, de peur que Gérard n'en fasse un véritable objectif commercial. Sans aucun effort d'imagination, il l'entendait même s'exclamer: « Ah, ruiner le Louvre! Ça, c'est un challenge! »

* * *

Ambre vivait avec Yann depuis peu. Ils comptaient encore en semaines. Une, deux, trois... quatre. Elle continuait cependant de louer un appartement à l'autre bout de Paris et, de temps à autre, elle allait y faire retraite pour respirer son atmosphère, se lover dans son sofa de velours grenat, en se questionnant à propos de sa décision de « s'établir » avec Yann. Ses expériences l'avaient toujours poussée à examiner la relation amoureuse en termes de « moi » et de « toi », plutôt qu'à conjuguer le « nous ». Cette idée, neuve pour elle, d'un amour illusion avec un être si différent et si proche la fascinait et l'effrayait tout à la fois. Mais ces premières semaines passées chez Yann s'annonçaient plutôt bien, au point qu'elle se surprit de ses propres capacités à vivre à deux.

Leur relation récente se bâtissait peu à peu autour de contradictions permanentes. Avec des rites qu'ils instauraient par sensibilité commune, mais aussi avec une peur véhémement du quotidien, de la routine, des habitudes.

Ils se sentaient dotés d'un élan vital, dopés d'un désir démesuré de vivre. Chacun considérait l'autre comme la seule et l'unique personne capable de reconstruire le monde à leur image. Pourtant, leur amour n'avait rien d'une île dorée. Il devait survivre aux difficultés de tous les jours, aux contrats qu'attendait Yann, aux sautes d'humeur des enfants gâtés que fréquentait Ambre dans son métier de décoratrice.

Après le petit déjeuner, leurs menus plaisirs consistaient à flâner dans le quartier en humant les odeurs de bistros, ou à pousser jusqu'au parc Montsouris tout proche. Ce matin-là ils s'arrêtèrent chez M'hamed, l'épicier tunisien qui vendait aussi bien des produits de première nécessité que des objets sans aucune utilité apparente. Dans une odeur de harissa et d'olives noires, le Djerbien disait exercer le métier de « dépanneur », ce qui rendait les articles chers, mais la profession noble.

De retour dans l'appartement, ils étalèrent les courses sur la table, en pleine lumière. Il n'en fallut pas plus pour que Yann bondisse vers son ordinateur en hurlant : « Pleine lumière – Ciel dégagé – Bleu, évidemment ! » Le tableau de Picasso subsistant sur l'écran, il cliqua

deux fois sur la tunique azur du flûtiste et l'image s'effaça pour faire place à un titre noir rehaussé d'un filet doré: MUSES.

* * *

Le rideau de pluie s'était interrompu sur les vitres de la tour Gamma. Jean-Charles profita de cette infime variation pour capter l'attention de son auditoire.

— Attardons-nous un moment sur quelques détails, si vous le voulez bien, glissa-t-il d'un ton charmeur. Il suffit que l'utilisateur...

— Le «Client» avec un grand «C» ! fulmina le président. Le Client ! L'utilisateur utilise, le Client paye. Voilà toute la différence ! Je ne veux plus entendre ce mot «d'utilisateur» !

— ... Il suffit donc que le «Client» clique sur une partie de l'écran...

— La tunique d'un personnage, précisa Bruno, le directeur technique.

— Peu importe, objecta Jean-Charles, agacé par cette série d'interruptions. Il suffit qu'il clique pour qu'un menu apparaisse avec un mode d'emploi du produit MUSES et chacun de ses services portant le nom d'une des neuf muses: Calliope, la «femme à la belle voix»; Clio, la patronne de l'Histoire; Erato, qui préside à la poésie érotique; puis Euterpe, Melpomène, Polymnie, Terpsichore, Thalie et enfin Uranie.

— Quel est le rapport avec la vente de nos logiciels? interrompit le président d'un air outré. Je suppose que tout ça a encore dû nous coûter une fortune. Je commence à comprendre pourquoi nos marges décroissent ! Pendant que les commerciaux se crévent à vendre les produits existants, vous, vous courtisez les muses...

Approbation implicite de son patron et manière de damer le pion à ses collègues, le visage du directeur commercial s'éclaira tout à coup. Le responsable technique, lui, parut subitement déconfit. Ses chaussettes roses tombées sur les chevilles lui donnaient l'air d'un rescapé de catastrophe aérienne. « Quel ringard avec ses chaussettes roses et ses cheveux mal coiffés ! » remarqua le commercial, un rictus au coin de la lèvre.

Jean-Charles baissa les paupières et respira profondément. Une petite voix intérieure lui dicta de s'accrocher, de faire baisser son adrénaline et de poser une ultime banderille avant d'être balayé par une logique d'alignement sur la pensée déterminante du patron.

— J'estime que les travaux que nous avons menés jusqu'à présent,

articula-t-il lentement, ne représentent pas un coût, mais un investissement. Ce projet a pour but de multiplier par trois le chiffre d'affaires et de faire passer la marge nette de 15 à 20%.

Les yeux du patron, jusqu'alors rivés sur l'aluminium brossé d'un des murs, se tournèrent lentement vers l'orateur. Le P.D.G. croisa ses jambes et posa son index plié sur ses lèvres, en silence. Le directeur financier sut immédiatement que Jean-Charles venait de marquer un point décisif. Il fit volte-face et se persuada de ne plus l'attaquer. Car le boss ne voyait le monde que sous trois angles: le chiffre d'affaires, les coûts, la marge nette. Rien d'autre. Inutile d'envisager de fins stratagèmes pour capter son intérêt. Il suffisait d'avancer un moyen simple et crédible pour que l'entreprise croisse et fasse plus de profits. — Comment allons-nous faire? anticipa Jean-Charles. Eh bien, toute l'intelligence du projet tient à des alliances avec des prestataires de services qui n'ont rien à voir avec notre métier de base. Certes, nous allons vendre du logiciel, mais nous allons aussi prescrire du théâtre, du cinéma, des visites de musées, de sites historiques, j'en passe et des meilleures. Nous demanderons donc aux producteurs de toute cette activité un pourcentage sur le prix des prestations fournies, car elles seront encouragées par notre logiciel. Ce pourcentage en sus de notre revenu traditionnel est net.

Le boss fixa Paul, le secrétaire général, lequel fit, sans un mot, un léger signe de tête signifiant qu'il avait bel et bien acheté le projet. Sans le manifester outrageusement, il partageait l'enthousiasme des directeurs technique et marketing, eux-mêmes convaincus que ce projet allait sortir leur entreprise de la mort lente qui semblait vouloir l'atteindre. Le président, moins enclin à épouser les causes perdues, eut une de ces fulgurances de dernière minute qui le caractérisaient. — Et vous avez testé ce système sur des personnes réelles?

Jean-Charles allait répondre quand le téléphone retentit. Bruno sursauta, se précipita avidement sur le combiné, tout en affichant une mimique qui signifiait: «Tiens, voilà la réponse». Sûr de lui, il mit le haut-parleur pour que tout le monde entende bien la conversation.

— Oui, bonjour, monsieur. Voici le rapport à la mi-journée. L'utilisateur A...

— On ne dit pas l'« utilisateur », on dit le « Client » reprit Bruno à qui la leçon avait profité.

- Mais on a toujours dit l'« utilisateur » et s'indigna le technicien.
- Oui, mais maintenant on dit le « client »... Dépêchez-vous!
- Bon... Lecquent A, donc, a chargé le logiciel sur son PC via Internet. Il a cliqué sur le personnage pour explorer les possibilités, il est entré dans la partie « Cinéma », a observé toutes les bandes-annonces et a loué un des films sous forme vidéo. Il n'a pas retenu la forme digitale sur PC, ni la réservation sur grand écran à Paris, bien qu'il se soit aventuré vers cette solution. C'est très encourageant. On sait d'ores et déjà qu'il aime les films d'action, particulièrement les policiers. Il a l'air de détester les films psychologiques et les comédies. Par conséquent, on lui transmettra en priorité les deux premières catégories de bandes-annonces. A noter: il a passé un bon moment sur la section « Musée d'antiquités »...
- Et les autres? demanda impatiemment le directeur technique.
- L'ut... euh le client B n'a pas allumé son PC ou bien n'a pas retiné ses messages électroniques. On ne sait pas ce qu'il fabrique, il faut attendre. Quant au client C, il vient de cliquer sur le personnage bleu.
- Très bien! exulta Bruno. Continuez à enregistrer toutes leurs réactions et tenez-moi au courant heure par heure.
- Il se tourna alors vers le président et déclara, le visage impénétrable:
- Ça marche, en fin de compte.

II

« Le feu aux poudres »

Jean-Honoré Fragonard, avant 1778

Depuis sa plus tendre enfance, Yann habitait à Paris un immeuble vieillot donnant sur un carrefour en étoile qui s'imposait comme une araignée, suspendue entre le 14^e et le 13^e arrondissement. A la recherche de surface, l'architecte avait dû calquer le profil du bâtiment sur l'angle aigu de deux rues – Tolbiac et Boussingault –, ce qui conférait au pignon une allure d'étrave minérale prête à fendre le flot des véhicules. Ainsi, la cuisine, vaguement triangulaire, surplombait les embouteillages. Très exiguë, elle offrait tout à portée de main, du sol au plafond, d'un mur à l'autre.

Au-delà de la cuisine, l'appartement s'élargissait pour donner sur un séjour, puis une chambre, un bureau et une salle de bains. Le tout n'avait pas changé d'allure depuis des années – foi de décoration murale – et dégageait un parfum de lettres d'amour oubliées.

La vie dans ces lieux se rythmait sur une de ces horloges à la mode dans les années 30 que Yann appelait « le cartel châtivé ». Car, à la demande de sa mère, le carillon sonnait les heures, n'émittant qu'un seul coup pour les demies, au lieu de l'insupportable r'tournelle qui, auparavant, s'imposait toutes les quinze minutes. Ambre considérait le tintement actuel comme amplement suffisant. Elle avait approuvé l'attitude de feu sa belle-mère qui, malgré tous les souvenirs liés à cet objet, avait fait supprimer les quarts d'heure aussitôt terminées les obsèques de son mari. La vénérable horloge ne faisait pas partie de la collection à caractère expiatoire qu'Ambre entretenait sourdement à des fins esthétiques. En bonne décoratrice d'intérieur, elle rêvait en effet de louer une benne et de jeter, sans autre forme de procès, le bric-à-brac inouï entreposé dans l'appartement: pouf défraîchi, aiguère en cuivre, pipes poussiéreuses, tableaux hérités d'un grand-oncle barbouilleur à ses heures... Mais la décence du nouvel arrivant lui interdisait cette fureur iconoclaste. Le seul luxe qu'elle avait imposé tenait une modeste place dans l'entrée: une orchidée

blanche, gage de future décoration plus en harmonie avec elle-même.

Yann, parfaitement opaque à ces considérations de noblesse ornementale, découvrait, pour l'heure, le logiciel reçu par courrier électronique. Bien que rompu à toutes les techniques informatiques depuis une quinzaine d'années, il s'émerveillait toujours des trésors d'imagination qui ne cessaient de fuser d'un bout à l'autre de la planète grâce aux réseaux de communication. Ce tableau de Picasso, par exemple. Chef-d'œuvre de reproduction électronique, image commandant des images, magnifique idée au service de la découverte du monde artistique.

— Le logiciel MUSES propose un jeu amusant! lança-t-il à sa compagne. Tu peux venir jeter un œil?... En cliquant là, tu as toutes les rubriques. En cliquant sur « Peinture », tu obtiens une question sur l'art: « Quel est l'auteur de ce tableau? »

L'écran se remplit de tons chatoyants, et bientôt apparut une jeune beauté rondelette, endormie sur le dos, les seins découverts. La définition de l'image sur l'écran ne permettait pas de distinguer précisément ce qui se rapprochait de son sein droit. Une sorte de flambeau? Manifestement, la reproduction favorisait davantage le détail que le contexte. Elle offrait en gros plan la vue d'une femme à l'attitude lasche, des flots bleu turquoise et blancs noués dans ses cheveux blonds. Yann sentait confusément qu'il y manquait quelque chose. Un je-ne-sais-quoi qui venait expliquer cette joie de vivre, cette joie de peindre, cette simplicité rayonnante.

— C'est un Fragonard, sans aucun doute! s'exclama Ambre avec une moue d'évidence.

« FRAGONARD », frappa Yann de sa main gauche sur le clavier.

« Bonne réponse! répondit l'ordinateur d'une voix féminine plutôt grave et sensuelle. Mais, pour gagner deux cartes permanentes de visite au Louvre, soyez-vous capable de me dire de quel type est l'encadrement de ce tableau? ... »

— Comment veulent-ils qu'on connaisse ce genre de détail? lança Yann en consultant sur l'écran une longue liste d'encadrements, chacun précédé d'une case à cocher.

— En y allant... suggéra Ambre.

« Bien sûr, il est plus simple d'aller voir sur place », commenta la voix de l'ordinateur, semblant confirmer opportunément la suggestion.

Ambre souposa l'idée. Bien que légèrement agacée d'être sollicitée

par l'électronique, elle approuva :

— J'aimerais bien retourner au Louvre. Je n'y suis pas allée depuis l'inauguration de la Pyramide. Et toi?...

— Tu sais, j'ai un aveu à te faire, dit-il gravement. Je n'y suis jamais allé.

— Quoi?

— Tu as le droit d'être offusquée. Sache que mon père avait acheté une encyclopédie qui trônait sur le buffet de la salle à manger. Il répétait constamment que le monde était là, rangé en vingt-quatre volumes, et qu'il suffisait d'ouvrir n'importe lequel de ces tomes pour devenir un homme cultivé sans se déplacer.

— Il aurait été fana d'Internet et de tous ces trucs, non?

— Intellectuellement oui, sans aucun doute. Mais il avait un trop grand respect pour le papier. Alors, je ne pense pas qu'il aurait supporté tous ces trucs, comme tu dis.

* * *

— Qu'est-ce que l'esthétique? interrogea Jean-Charles Perrin, directeur marketing.

L'équipe du projet *Muses*, réunie dans une salle de la tour Gamma, resta muette. Étrange pour des personnes qui, d'ordinaire, mettaient un point d'honneur à intervenir dans des débats qui ne les concernaient pas, à contester les décisions jusqu'à les pervertir, à discuter pied à pied toute idée qui pourrait perturber leurs certitudes. Jean-Charles commençait à se demander si son idée de parler de philosophie avait été pertinente. Face à une horde d'informaticiens, avant tout sensibles à la technique, allait-il réussir à expliquer les motivations d'un amateur d'art? Il craignait en effet que la technique ne prenne le pas sur la finalité du produit et, par conséquent, qu'elle ne repousse le désir d'acheter.

— Vous n'avez pas tort d'hésiter, reprit-il après quelques secondes d'attente. L'esthétique est une branche de la philosophie, une discipline distincte de la critique et de l'histoire de l'art. Cependant, je vous l'accorde, l'objet propre de cette discipline reste difficile à cerner. Quand on a dit que l'esthétique est la science du beau dans la nature et dans l'art, on tombe tout de suite sur la question des critères et des goûts, comme le pensait Kant, ou bien sur celle du contenu conceptuel, comme le voulait Hegel...

La mention des illustres philosophes provoqua un long sifflet, preuve d'admiration envers un homme de marketing atypique, puisque licencié de philosophie, mais, dans le même temps, signal d'indiscipline après un moment de prudente observation. Depuis qu'ils avaient été bombardés acteurs principaux dans « la société de l'information », la plupart des informaticiens se croyaient indispensables en toutes circonstances. Jean-Charles connaissait ce travers, mais il espérait faire craquer la carapace de froideur que tous ces jeunes gens affectaient de porter, afin de leur faire découvrir un autre monde. Un monde de sensibilité que chacun détenait tout en prenant soin de le masquer. Le patron de laus ne cessait-il pas de hurler : « Business-business! Il n'y a pas de place pour les états d'âme, ni pour ceux qui en ont! »?

— Allez, pas de fausse modestie! continua-t-il. Je suis sûr que vous avez entendu parler de Kant et de Hegel. En revanche, je vous pardonne de ne pas connaître les autres philosophes de l'esthétique tels Heidegger, Benjamin, Adorno, ou Shusterman...

— C'est sûr, ils n'ont pas d'adresse Internet! lança un ingénieur, soulevant l'hilarité générale.

— Alors, alors, pas de ségrégation, s'il vous plaît! J'espère que vous ne croyez pas que tout va venir d'Internet et des réseaux en général, alors qu'une bonne partie de la population n'en a cure...

Jean-Charles se démarquait nettement du marketing classique de sa spécialité. Il se montrait quelque peu fier de fréquenter des partisans de la communication par réseau, mais se sentait suprêmement agacé par leur tapage qui faisait peu de cas des réalités sociales.

— Toute la question est de savoir, poursuivit-il avec conviction, quelle est l'importance relative du virtuel et du réel, quelle est la combinatoire entre ces deux éléments, comment le virtuel peut aider le réel, et inversement. Si vous croyez sincèrement que, seule, la représentation virtuelle des choses doit subsister, alors je ne vois pas très bien ce que je fais ici aujourd'hui, et ce que vous faites dans cette entreprise.

C'était toucher la corde sensible de cette équipe prise entre le « business-business » du logiciel – au cœur du monde virtuel – et leur talent de créateurs.

— A vous entendre, il faudrait connaître les philosophes pour pouvoir créer!

— Pas du tout! Les peuplades africaines n'ont pas attendu Kant pour élaborer des chefs-d'œuvre. Par contre, les mêmes peuplades n'ont

pas à produire, comme vous, un logiciel pour faire aimer l'art... Dans votre cas, il serait, je pense, astucieux de ne pas réinventer ce que des dizaines d'auteurs ont déjà écrit tout au long des siècles.

Un silence studieux se rétablit alors autour de la table ovale. Jean-Charles Perrin, dans une jubilation intérieure, se lissa la moustache qu'il avait brune et épaisse. Son combat pour tous les modes d'expression de la beauté se trouvait bien engagé.

— On ne peut pas réfléchir sur l'art, reprit-il, si l'on ne commence pas par formuler avec précision les critères au nom desquels une production quelconque du savoir-faire humain peut être qualifiée d'œuvre ». Vous vous en doutez, la réponse est multiple. Pour certains, l'art n'est qu'un jeu de langage; pour d'autres, relève de l'art ce que les professionnels reconnaissent pour tel à un moment donné. Le mérite de ces deux réponses est de placer la création en tant qu'activité sociale parmi d'autres, au lieu de la sacrifier. Car le but est d'en rendre la compréhension accessible à l'intelligence ordinaire, plutôt que de la réserver à une élite.

— Il faut donc, fit remarquer un participant, imposer au plus vite la digitalisation de toutes les œuvres d'art pour les rendre accessibles au plus grand nombre. Comme les disques l'ont fait pour la musique.

— Pas si vite. Il est vrai que les opéras sont aujourd'hui accessibles à tous ceux qui peuvent acheter un C.D., alors qu'ils n'étaient réservés, auparavant, qu'à une toute petite minorité. Il n'y a pas de raisons de freiner cette évolution qui représente un véritable progrès, mais si l'on pousse l'argumentation économique plus loin, il n'y aurait plus aucune raison de maintenir les salles de concerts et les lieux de représentation en général. Il suffirait de digitaliser l'enregistrement initial et de vendre les copies sur disques ou via les réseaux d'ordinateurs. On peut appliquer le même procédé pour la peinture, la sculpture... Eh bien, qu'en pensez-vous?...

— J'avoue que je serais très malheureuse, confia timidement une technicienne, parce que j'aime bien aller au musée avec mon copain...

Un long murmure indigné courut de chaise en chaise. « Et si l'on avait abrité une trahissee! » semblaient-ils tous juger. Travailler avec une amatrice d'art non virtuel leur parut subitement un acte obscène. Ne croyaient-ils pas travailler pour supplanter « l'art »? Jean-Charles pensa que, décidément, cette équipe admettait mal l'idée de créer du multimédia pour avantager les arts traditionnels. Une idée très

sophistiquée. Un peu comme si l'on demandait à un prêtre catholique de convertir des gens à l'islam. Il commençait à mesurer la difficulté de sa tâche, mais rebondit bien vite:

— Prenons l'exemple du musée, justement. Vous avez sans doute côtoyé des visites guidées dans les galeries de peinture. Eh bien, avec un peu d'attention, vous pourriez observer plusieurs populations parmi les visiteurs. Vous avez d'abord une très petite minorité de connaisseurs qui, discrètement, jouissent de leur visite. Puis, en nombre égal, des hypocrites qui font semblant d'apprécier à haute voix. Laissons tomber ces deux catégories pour le moment et intéressons-nous à la très grande majorité qui représente vos clients potentiels, ceux que vous devez convaincre avec votre talent. Il y a d'abord les inquiets. Ils sont mal à l'aise et cherchent à répondre à des questions simples, du genre: « Qu'est-ce que ça représente? » ou bien: « Pourquoi l'artiste a-t-il déformé le visage? » Et puis il y a les visiteurs catégoriques qui cachent leur malaise sous des affirmations telles que: « Il se moque de nous » ou des assertions en forme d'aveu: « Je n'y comprends rien »...

Jean-Charles savait que la quasi-totalité de l'équipe appartenait à cette dernière catégorie. Bien trop rationnels et trop empesés par leur discipline technique, il leur manquait la faculté de jouir de la vraie vie, celle qui laisse des ecchymoses d'amour et de sérénité dans les actes les plus quotidiens.

— ... Et votre rôle est de développer des logiciels qui s'adressent précisément à toutes celles et à tous ceux qui se sentent mal à l'aise devant l'art sous toutes ses formes. A tous ceux qui aimeraient se débarrasser de ce sentiment et qui souhaiteraient élargir leurs capacités de voir, d'entendre, de toucher, de goûter. Car l'objectif ultime d'une œuvre d'art n'est pas de la comprendre rationnellement, mais bel et bien de susciter du plaisir.

{ *Probablement vont-ils réagir de la façon la plus logique. ...* }

La pluie cessa, rendant plus présents les bruits familiers: les rots de la cafetière électrique, les borborygmes des radiateurs en fonte, le

ronnement agonisant de la machine à laver. Le mercredi, l'appartement dégageait une atmosphère très particulière. C'était une journée durant laquelle Yann et Ambre avaient décidé de ne pas travailler, s'aménageant ainsi une pause dans la semaine au rythme trépidant. Ils choisirent de faire une promenade au parc Montsouris, car ils avaient besoin, comme tout Parisien qui se respecte, d'un coin de verdure pour compenser pierre, verre et bitume sans lesquels la ville ne serait pas.

Après avoir fermé les trois verrous de leur porte d'entrée – blindée, la porte, à cause de plusieurs cambriolages minables –, ils passèrent devant la loge de la gardienne avec un joyeux: « Bonjour, madame Doche Santochel » Yann poussa le portail de fer forgé, et posa son bras autour des épaules d'Ambre. Il l'entraîna sur le trottoir de la rue Gazan, illustre inconnu qui avait fait la fierté des riverains, non pour ses actes héroïques, mais pour la constante spéculation immobilière qui frappait la voie du même nom. Longeant le parc Montsouris, la rue était en effet l'une des plus prisées du quartier, et certainement jalouée de bon nombre de Parisiens.

Yann avait gardé une affection particulière pour ce parc, lieu symbolique de son enfance. Il s'entendait encore hurler devant la cabane du Guignol: « Attention, Guignol! Attention au coup de bâton! » N'avait-il d'ailleurs pas emprunté au personnage de carton mâché son impertinence et son attitude rebelle à toute autorité? Il ne se lassait pas d'arpenter les avenues du parc pour se planter devant les arbres et les dévisager comme s'il les découvrait pour la première fois.

En cette fin d'automne, les cèdres du Liban jouaient à plaquer leurs ramures finement ciselées sur le gris du ciel, tandis que les ginkgos abandonnaient, le long de leurs branches, une multitude de fruits à la convoitise des oiseaux. Ambre cueillit trois feuilles en forme d'éventail et les enfila dans une boutonnière de son manteau de cachemire bleu. Ce geste rappela à Yann son père qui, dans les années soixante, avait l'habitude de décorer son pardessus de ces feuilles magiques. Un genou sur le gazon et à voix basse, il lui avait confié que cet arbre sacré venu de Chine conférait l'éternité et que les amandes de ses fruits jaune pâle étaient comestibles. Il m'en fallut pas davantage pour que le petit Yann et toute sa bande attrapent la plus belle

diarrhée de leur vie, diarrhée qui ne dura pas l'éternité, mais presque.

Depuis, le parc avait pris des allures mythiques. Des êtres, affublés de surnoms de son cru, peuplaient l'endroit sous des formes les plus diverses. Il y avait d'abord « le Vénérable », un séquoia *Sempervirens* dont une racine puissante et tordue servait de banc aux amoureux. Des oiseaux, qui semblaient tenir congrès, s'envolaient et se posaient dans une ronde aux règles imprécises: « Cruella », une mouette aux yeux farouches, « Cagoule », un col-vert impassible, et « l'Irlandais », un petit canard roux aux yeux d'escarboucle qui avait l'air de se moquer du monde en permanence. Il y avait également tout un peuple de pierre, des statues posées çà et là comme des promesses durables. Il les tournait régulièrement en dérision: « Don Juan », un dieu Pan sur le point de séduire une bergère, « Balèze » à la moustache celtic emportant dans ses bras une femme évanouie, et « les Zoulous », trois nègres qui portaient un lion mort vers un festin improbable. Il n'oubliait jamais « Berthe », une femme en bronze dont le sculpteur, pensait-il, devait avoir manqué de matière pour les seins, après avoir tout dépensé pour les pieds.

Pour lui, le parc Montsouris ne constituait pas un simple remplissage vert dans la ville. Certes le parc, comme tous les parcs, représentait l'artifice végétal, mais ce jardin-là avait une âme car il portait en lui toutes les contradictions et les absurdités du temps. La petite cascade aux vertus urinaires. Le pont vers la Cité universitaire avec une rampe en ciment façon branche naturelle. La mire de 1806. La stèle dédiée au colonel Flatters. Le phallus météorologique avec paratonnerre, anémomètre et girouette. Le bout de friche, grosse et salutaire fatigue de la sophistication horticole. Et cette ligne de R.E.R., cicatrice dans la végétation, qui, avant même qu'on la perçoive, se repérait par les bouffées d'odeur de métro chassées quelques secondes avant l'arrivée d'un train. Les abords de cette voie ferrée avaient marqué Yann par les parties de cache-cache interminables auxquelles il s'était livré dans les buissons avec ses copains.

Après avoir salué tous les êtres de chair et de pierre, Yann et Ambre décidèrent de prendre le chemin du retour, enlacés, silencieux, plongés dans un indicible ravissement.

— Et si on passait l'après-midi au Louvre? proposai-elle.

Ambre, avec un grand calme, rompaît une série de mercredis qui, jusqu'alors, consacrés aux câlins sous la couette, avaient révélé chez l'un comme chez l'autre un désir jamais démenti.

{ *Probablement vont-ils réagir de la façon la plus logique: aller au Louvre dans un premier temps...* }

La pyramide de Pei, au centre de la cour Napoléon, donnait à l'entrée du Louvre un avant-goût d'émerveillement. Ses fines structures métalliques laissaient toute la place qu'exigeait la lumière. Dans l'escalier à vis, la pierre beige invitait à descendre au rythme du menuet et à plonger dans le brouhaha de Babel. Yann se sentit soudainement fier de représenter une infime partie de la République qui, en chassant les occupants royaux, avait offert « tout ça » aux citoyens du monde.

Après s'être renseignés, ils pénétrèrent dans la salle « Fragonard », au deuxième étage du pavillon Sully. Epoustouffés par tous ces talents accrochés aux cimaises, ils ne savaient où donner du regard. Sur ce portrait de Diderot à l'expression ironique? Sur ces baigneuses dont l'élan amoureux répondait à l'exubérance de la végétation? L'esprit de libertinage de Fragonard s'effaçait çà et là au profit d'une joyeuse sensualité. Galant, badin, païen, le peintre n'avait pas eu besoin de prétexte mythologique pour peindre le nu.

Devant cette émouvante liberté, Yann et Ambre s'attardaient, embrassaient du regard l'ensemble, prenaient contact avec la personnalité des lieux, puis conversaient avec certains tableaux, tout comme avec les convives dont ils auraient choisi la place pour un souper de fête. Ils se donnaient le loisir d'observer, de contempler et de jouir de leurs émotions toutes neuves, car les musées n'avaient jamais été jusqu'alors l'objet de leur convoitise commune.

— Tu sais, j'ai l'impression d'être loin d'un « pro » de la visite d'exposition, confia Yann.

— Ne t'inquiète pas. Après tout, les plaisirs de la vie ne sont pas assez nombreux pour ne pas en profiter de la manière qui te plaît. Moi, je savoure l'ensemble, j'écoute mes envies et l'inspiration du moment.

Je crois que si l'on est fidèle à son intuition, on a davantage de chances d'être réceptif, d'apprécier ce qu'on voit, d'être touché. Quand je dis touché, je veux dire physiquement, sensuellement capturé par les toiles. Lorsque ça m'arrive, j'ai envie d'explorer avec mes doigts, de poser ma joue contre la peinture...

Yann se sentit subitement dépassé. Rival malheureux des toiles de maîtres. Bêtement jaloux.

Après avoir parcouru la salle « Fragonard », ils éprouvèrent une pointe de déception. Rien dans les tableaux exposés ne rappelait l'image électronique, prétexte au jeu de découverte. Yann commença à maugréer contre le multimédia qui avait la réputation de comporter beaucoup d'erreurs, mais une intuition lui commanda de sortir le papier sur lequel était imprimé le fragment de toile et de le montrer à un gardien du musée.

— C'est évident, lui répondit l'homme en faction dans une encoignure. Une peinture rayonnante comme ça, ce ne peut être qu'un Fragonard. Je dirais même que c'est la fameuse petite scène libertine dans la donation Carlos de Beistegui. Vous la trouverez exactement dans l'aile opposée, au même étage.

Yann et Ambre, médusés de voir tant de savoir assoupi sur une chaise, partirent à la découverte de cette fameuse donation.

Sur le rouge profond d'un mur, après des chefs-d'œuvre de David, Goya, Ingres..., ils découvrirent le tableau de Fragonard. Avec beaucoup d'à propos, il s'intitulait: « Le feu aux poudres ». Une peinture généreuse et rapide donnait à l'œuvre le dynamisme d'une esquisse. Les couleurs, bien moins criardes que sur l'image électronique, transfiguraient la scène. Car ce que le fragment informatique ne montrait pas s'avérait essentiel pour comprendre la sérénité du visage, les yeux clos à peine évoqués, la petite bouche frémissant de désir. Trois angelots fripons provoquaient en effet la béatitude de la jeune femme. L'un, volant au-dessus du lit, soulevait le drap pour permettre à un deuxième de passer furtivement son bras sous la jambe de la belle. Manœuvre des plus délicates dont la finalité n'était autre que de porter un flambeau de désir au sexe de la dame où la pilosité, dix-huitième siècle oblige, s'évanouissait en demi-teinte. Le troisième angelot, tout aussi potelé, s'ingéniait à allumer le sein gauche de la jeune grâce opportunément découvert par le drap

posé sur son ventre replet. Dans un jaillissement de tons roses et mondonés, l'ombre paisible d'une tenture contrastait avec la lumière jetée sur le corps de la femme, inondée de bien-être, prête au plaisir à venir, délicieusement érotique.

Ce ravissement fit presque oublier le but de la visite: connaître le type d'encadrement. Un rectangle de bois doré, orné de rinceaux à fleurs délicatement sculptées, entourait la toile ovale et correspondait à un des encadrements proposés par le jeu MUSES. Yann ravala ses critiques envers le multimédia. Ce jeu-là avait de l'intelligence, devait-il admettre. Il poussait à voir la réalité et alliait le plaisir de découvrir bien autre chose que des fragments photographiés. Il adressa un « Bravo » muet aux concepteurs du logiciel.

Après leur découverte, Ambre se prit à dévisager les visiteurs, comme si elle sélectionnait des modèles pour peindre des tableaux.

— Tu ne trouves pas que les gens sont beaux dans les musées? lui confia-t-elle, avec un enchantement dans le regard.

— Oui, les gens sont beaux. Même les moches. On dirait que la splendeur des tableaux déteint sur eux pour un instant de vie.

Ils s'engouffrèrent dans un café pour prendre un verre et surtout pour parler, parler de toutes ces merveilles petites et grandes, de tous les instants qu'ils venaient de vivre. Après cette émotion artistique, un peu comme après l'amour, leur corps et leur esprit avaient besoin de se détendre. Ils ressentaient chacun un bien-être, une sorte d'irradiation au creux de la poitrine. Il leur faudra s'arracher à ce lieu de grande beauté pour retourner dans la rue, le trafic, le bruit.

* * *

— Mon petit Paul...

— Ne m'appelle pas mon petit Paul!

— Mon petit Paul, disais-je, je me suis fait une bonne idée du projet MUSES. Je crois que, conçu d'une manière incertaine, ce projet peut devenir un vrai succès. Les directeurs marketing et technique peuvent faire un très beau boulot.

— Pourvu que tu les lâches un peu. Ta façon de les traiter n'a rien de valorisant.

— Comment ça: « ma façon de les traiter »? Je les traite comme ils le

méritent, c'est-à-dire durement. Sinon ils vont baisser les bras et ce sera l'échec assuré. Non, il vaut mieux que je continue d'exercer une pression.

— Il y a pression et pression...

— Tu m'agaces à la fin avec tes demi-mots! Qu'est-ce que tu veux dire au juste?

— Je veux dire que tu ne leur parles pas assez de leur talent et que tu ramènes tout au fric.

— Mais il n'y a que ça qui compte, mon petit Paul, le fric!

Paul prit une grande inspiration en passant sa main sur son front dégarni. Ses cheveux bruns coupés très court laissaient poindre des reflets argentés qui lui donnaient plus que ses trente-six ans.

— Le fric pour toi, reprit-il calmement, c'est le fric pour le fric. Tu ne sais même pas le dépenser, tu ne sais même pas jouir de ce qu'il peut te rapporter. Tu ne distingues pas l'argent comme objet de possession de l'argent comme moyen de se procurer les plaisirs et les réalités de la vie. Je trouve ça morbide et plutôt répugnant...

— Répugnant, hein?

— Oui. J'ajouterais que ça ressemble à une de ces inclinations à demi criminelles et à demi pathologiques. Tu amasses du fric et tu ne dépenses ton temps que pour gagner du fric. Du moins, tu crois en gagner, de huit heures le matin à minuit, six jours sur sept. Et le septième jour, tu rumines dans ton coin en pensant à ce que tu vas faire le lendemain. Mais vis donc, bon Dieu! Vst!

— Paul, si tu n'es pas content, tu connais la porte. Retourne dans ton appartement minable, avec tes copains minables et ta petite vie minable!

— C'est ça, comme la dernière fois. Tu as tenu vingt-quatre heures et puis tu es venu me chercher. Je ne te ferai pas l'affront de te rappeler ce que tu m'as promis lors de ce dernier rabilochage...

— Bon, quoi qu'il en soit, ce projet muses, je le sens, va donner de grandes choses. L'idée est bonne, l'investissement est important, les équipes sont motivées. Il faudrait s'assurer qu'il n'y a pas de nuages entre Bruno et Jean-Charles. La technique et le marketing doivent coulisser sans grincement. Va faire un tour et renseigne-toi. En ce qui concerne la presse professionnelle, il faut garder le projet secret le plus longtemps possible. Et après, on frappera un grand coup!